

LE CHÂTIMENT DE M^{ME} KEUTERINGS

I

Depuis neuf heures, enfermée dans son cabinet de toilette, la belle mais grosse M^{me} Keuterings s'ébouriffait et se débouriffait devant sa glace triptyque, à la recherche exaspérée d'une coiffure suggestive et moderne, quand M. Keuterings cria dans l'escalier :

— Eh bien, Clémence, est-ce que ça y est ? On va manquer le convoi !

Clémence s'affola et, jetant le peigne :

— Tant pis, dit-elle avec rage, je laisse mes cheveux comme ça !

Et elle s'habilla, car elle était seulement en chemise. Dans sa hâte, elle perdait la tête et ne retrouvait rien. Elle mit son pantalon à l'envers.

Enfin elle passait sa robe, quand elle s'aperçut que ses souliers molière n'étaient pas lacés. Aussitôt, elle posa le pied droit sur une chaise. Mais tout à coup, un ferret sauta et le ruban de soie refusa obstinément de s'engager dans l'œillet.

Penchée, ruisselante de sueur, M^{me} Keuterings s'acharnait à cette besogne impossible — car un lacet sans ferret est plus indomptable que tous les zèbres et il ne passera pas, en dépit des plus féroces tortillements, là où il a décidé de ne pas passer — quand elle s'écria avec exaltation :

— Et mon corset ! Jésus Maria ! J'allais oublier mon corset !

Vite, elle abandonna ses souliers maudits, rejeta sa robe par-dessus la tête et, saisissant sa cuirasse, elle l'appliqua sur son torse robuste.

Alors, les pattes dans chaque main, elle imprima au corset des glissements de gauche à droite et de droite à gauche, afin d'agrafer le busc.

Elle dépensait dans cet ajustage une force excessive, se rentrait tant qu'elle pouvait, travaillait à diminuer son volume — car il est parfois bien plus difficile de se faire moins grosse que le bœuf — quand la voix de M. Keuterings résonna de nouveau :

— Voyons, Clémence, est-ce que c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? Ça est toujours la même histoire avec vous !

Cette fois, elle courut sur le palier et lança ces mots — éternel mensonge du retard :

— J'arrive, j'arrive !

Il n'y avait plus de temps à perdre. Le dos contre le mur, elle fit un effort puissant, désespéré. D'une secousse énergique, elle rapprocha les baleines initiales et fixa le busc.

— Ouf ! gémit-elle en poussant un soupir énorme.

Vite, elle voulut passer sa robe ; mais elle ne pouvait plus lever les bras ! Pour gagner du temps, elle retourna à ses bottines ; mais il lui était devenu impossible de se baisser !

Le busc était toujours là ! Il la tenait sous son bec implacable.

Dans cette extrémité, Clémence cria furieusement :

— Auguste, mais venez donc m'aider !

Aussitôt, M. Keuterings entra très agité :

— Mais, ma bonne, pour sûr on va manquer le convoi !

— Agrafez ma robe, et lacez mes souliers ! commanda sa femme.

Auguste obéit. Cinq minutes après M^{me} Keuterings luisait dans sa robe de soie noire.

— Maintenant mon chapeau !

Et sur sa grosse tête épanouie, elle se fit appliquer un soupçon de chapeau, un de ces petits chapeaux à la mode qui sont une simple couronne de tulle noir, étoilée de marguerites au milieu de quoi apparaît le chignon — un chapeau percé !

Le temps de renverser quelques flacons d'odeurs sur ses mouchoirs, un dernier regard dans la glace :

— Voilà, je suis prête, dit-elle en mettant ses gants.

Cependant, Auguste examinait sa femme avec inquiétude. Jamais elle ne lui avait semblé si mince et bien prise.

Enfin, il se hasarda :

— Clémence, est-ce que vous n'êtes pas un peu serrée ?

— Moi, serrée ! Vous êtes fou ! Mais je nage, je flotte dans mon corset ! C'est comme si je n'en avais pas ! Partons.

II

M. et M^{me} Keuterings s'en allaient à Rixensart, pour les noces du fils cadet de M. Van Poppel, le petit Théodore, qui épousait M^{lle} Adèle Spineux. Car M^{me} Keuterings, née Van Poppel, était la *propre* cousine du futur.

À la gare du Luxembourg, ils retrouvèrent les « connaissances » invitées comme eux au repas de fête.

C'était le jeune Ferdinand Mosselman, surnuméraire au ministère des finances, pianiste et grand diseur de chansonnettes ; M. et M^{me} Rempelbergh, anciens droguistes ; M. et M^{me} Timmermans, poêliers-serruriers.

Il y avait encore M. et M^{me} Kaekebroeck, ex-marchands de drap depuis longtemps retirés des affaires. Ceux-ci, âgés déjà, étaient fort cossus : leurs habits plus simples et mieux ajustés

dénonçaient un rang bourgeois respectable. Mais ils n'en étaient pas plus fiers pour cela et montraient à tous une cordialité sincère.

Leur fils Joseph les accompagnait. C'était un grand garçon de vingt-neuf ans qu'ils avaient eu sur le tard et qui formait avec eux un étrange contraste. Long et mince, très élégant, il était d'une froideur, d'une taciturnité dont rien ne le pouvait sortir. On assurait qu'il vivait plongé dans les livres et on l'appelait le « savant ». À son air las et distingué, on eût dit d'un jeune et grave attaché d'ambassade fourvoyé dans une bande de Bruxellois en goguette.

Son ami Mosselman, gai, rose, souriant, était sa vivante antithèse.

Toutes les dames, fors la vieille M^{me} Kaekebroeck et l'opulente M^{me} Keuterings, ruisselaient de chaînes, de croix, de boucles d'oreilles, et se drapaient dans de longs châles des Indes. Et leur tête supportait des chapeaux à fleurs, quelque chose comme tout le massif de rhododendrons de l'avenue Louise !

Quant aux hommes, ils étaient coiffés d'un haut de forme et revêtus d'une redingote de drap noir, hormis Ferdinand Mosselman et Joseph Kaekebroeck, qui avaient endossé le frac et portaient un chapeau Gibus.

Après mille cérémonies, les invités envahirent un compartiment de seconde classe.

M^{me} Keuterings rayonnait, car elle se sentait la plus belle. Sûre de sa royauté, elle s'agitait, s'étourdissait, s'épanchait en trésors d'affabilité coquette envers tout le monde, quand on vit accourir, sauter sur la voie libre, la pimpante M^{me} Posenaer, suivie de son mari qui balançait comme une cloche un énorme bouquet blanc et criait tout essoufflé :

— Charlotte ! attention, attention !

C'étaient les derniers invités.

Aussitôt, le jeune Ferdinand se jeta à la portière ouverte :

— Vite, par ici, madame, il y a encore une place !

Il tendit la main à la jeune femme qui s'élança légèrement dans la voiture, tandis que M. Posenær escaladait un wagon voisin.

La locomotive siffla et le train partit.

— Il était temps, s'écria M^{me} Posenær haletante. Et elle salua gaîment tous ses compagnons.

Elle était charmante, M^{me} Posenær, pleine de printemps dans sa jolie robe de foulard crème très ouverte, ceinturée de rose. Et sur sa tête vive, elle avait posé un immense, mais léger chapeau de paille où se pressaient un tas de petites roses mortes d'un ton délicieux.

À cette vue, M^{me} Keuterings se renfrogna. Mais son dépit s'accrut davantage encore quand M^{me} Posenær, sous prétexte que des petits charbons volaient dans ses yeux, abaissa sa voilette sur laquelle se trouvaient appliquées deux mignonnes mouches noires.

Décidément, elle était à la dernière mode. M^{me} Keuterings se sentait dépassée !

Alors, tous ces gens joyeux et bavards lui parurent odieux et communs. Sa fièvre heureuse la quitta. Elle devînt morne et regarda jalousement la petite M^{me} Posenær qui riait de toutes ses dents blanches, un peu séparées, en écoutant les histoires de *Marseillais* que contait Ferdinand, un garçon « farce » toujours si amusant en société...

Soudain, pendant l'arrêt à Boitsfort, M. Keuterings interpella sa femme de l'autre côté du wagon.

— Clémence, qu'est-ce que vous avez donc que vous êtes si pâle ?

— Mais je ne suis pas pâle ! s'écria Clémence en rougissant de fureur.

— Moi, j'ai peur que vous êtes un peu serrée, savez-vous !

— Tenez, vous êtes stupide ! dit M^{me} Keuterings en suffoquant de rage.

Mais, comme elle se redressait, sa poitrine comprimée à outrance fit entendre de longues plaintes.

Ainsi les soirs d'été, dans les soyeux roseaux, se lamentent les vertes grenouilles énamourées...

— Vous voyez bien ! fit son mari convaincu.

Par bonheur, le train repartait.

Déjà Clémence, effarée, simulait une quinte de toux déchirante, mais qui ne trompa personne.

Aussi, l'excellent M. Kaekebroeck, voyant la confusion de sa voisine, s'empressa de lui demander des nouvelles de toute la famille Van Poppel. Alors, elle s'anima, parla à tort et à travers, se mit à rire aux éclats tout le temps, car elle ne prévoyait que trop l'injurieux retour des voix intérieures et voulait en couvrir la fanfare odieuse et ridicule.

Au fond, elle appelait de tous ses vœux un épouvantable déraillement qui les eût massacrés, elle et ses écouteurs.

On devine comme, dans cette affreuse situation, les arrêts à Groenendael et à La Hulpe lui parurent des siècles de supplices ! Jamais on n'arriverait...

— Rixensart !

Enfin, ô mon Dieu !

III

Toute la noce, revenue de l'église, bruyait déjà dans la maison de M. Spineux, l'hôtelier, quand on signala les parents de Bruxelles.

Ce furent de grands cris. Pendant un quart d'heure, on s'embrassa à s'étouffer.

Il y avait quarante-sept convives.

— A table ! s'écria le jovial M. Spineux, quand il trouva qu'on avait fait assez de compliments. Et, d'une voix comique :

— M. et M^{me} Théodore Van Poppel sont servis !

Aussitôt, une porte s'ouvrit et, dans la grande salle de l'hôtel, on aperçut trois longues tables pleines de fleurs, de verres, de serviettes pliées en mitre.